

## Prélude

*La demie de six heures vient de sonner à la grosse horloge de la caserne du coin de la rue. Le docteur Bernant se hâte de rejoindre le gros bâtiment gris qui dresse sa silhouette sur la butte. Le centre Juan Starner, hôpital principal de Mernalla, et donc du pays, auquel il est affecté depuis sa renaissance lui semble réellement hideux vu de cet angle, mais il n'a pas le choix : c'est la surveillance des espoirs ou l'entretien des containers d'épuration, et cette dernière solution n'est guère envisageable.*

*Soudain, un grésillement se fait entendre : vite, se cacher derrière une benne à ordures. Le speeder de la milice passe lentement, aveuglant de son spot ultraviolet les rares animaux encore en ville, tandis qu'un caporal hurle dans le haut-parleur des injonctions aux habitants qui resteraient encore sur place : au travail ! Les déserteurs seront conduits au poste, les fuyards traqués, et ceux qui les aideront exécutés.*

*Une fois l'alerte passée, il presse le pas et réussit à rejoindre son poste à six heures cinquante-sept, soit deux minutes avant la fermeture des portes.*

Lentement, il ôte son vieux manteau de cuir et se dirige vers la salle de garde. A l'entrée, une caméra scrute sa pupille tandis que le détecteur sur lequel il a posé sa main gauche relève ses

empreintes digitales. En quelques secondes, le badge quotidien est imprimé sur son épiderme et la porte s'ouvre : s'ensuit une fouille au corps afin de le laisser pénétrer dans Starnier-2.

Une fois la porte passée, le monde change radicalement. La saleté, la misère et la boue noirâtre de l'extérieur laissent place à la propreté et l'hygiène d'une installation au top de la technologie, avec les salles de réveil les plus modernes de cet hémisphère. Une infirmière vient vers lui, lui sourit. « Docteur, nous avons un réveil en salle 87B.

– Vous lui avez parlé ?

– Nous vous attendions docteur : l'espoir est maintenu en sommeil.

– Bien, j'arrive. »

Des renaissances, il en voit beaucoup par jour, mais cette fois-ci, il éprouve un pressentiment étrange, presque un espoir, oui, bien que ce mot ne veuille plus rien dire de nos jours. Il se remémore sa propre renaissance : la peur en voyant cette voiture folle lui foncer dessus, l'immense douleur ressentie lorsque sa tête avait frappé le trottoir devant le Trocadéro, la lumière des spots médicaux braqués sur lui, puis son réveil dans une des salles voisines, l'accueil des médecins, l'interrogatoire des militaires sur les dernières nouvelles de la terre, et enfin la découverte de Tella, de ses sept continents et de sa nouvelle vie.

Encore aujourd'hui, les mots qu'on lui avait dits lorsqu'il avait repris conscience lui trottent dans la tête. Il doit à présent les prononcer à chaque réveil, à chaque « renaissance » comme on leur dit. Il pénètre dans l'immense dortoir, et se dirige vers un des lits où s'affairent les infirmiers en l'attendant.

Ceux-ci coupent alors l'arrivée de gaz, enlèvent le masque de la bouche du patient, et le voient lentement ouvrir les yeux, hagard. Le médecin se penche vers lui :

**« Bienvenue dans le monde réel. »**

## Rencontre

*Lorsque l'on débarque à Tella, on est immédiatement attiré, comme hypnotisé par Mernalla, la capitale du continent Ouest. Enfin du moins, c'était le cas il y a une vingtaine d'années, du temps où la presse existait encore et où les gens osaient sortir le soir. Aujourd'hui, cette ville n'est plus qu'un amoncellement de verre, d'acier et de béton entouré de taudis, et dans ses rues la boue s'accumule toujours plus, jour après jour, personne n'ayant le temps de les nettoyer. Les plus riches circulent donc en landspeeder, et les autres marchent.*

*Sur une butte se trouve l'hôpital Starner, et sous celui-ci le fleuron national, un complexe médical dit « de réveil », hautement performant, avec des spécialistes triés sur le volet. Même les salles d'interrogatoires y sont modernes, constamment entretenues en vue d'un usage régulier. D'ailleurs, dans l'une d'elles, un homme d'une trentaine d'années ne semble pas très coopératif.*

« Mais vous avez pas l'droit de m'traiter comme ça bande de salauds ! J'ai des droits moi. Et c'est pas trois mecs en treillis qui vont m'intimider. D'ailleurs qu'est-ce que j'fous là, hein ?

– Ta gueule ! On t'a posé des questions gentiment, mais si t'insistes, on peut y aller un peu plus fort, le coupe un des gardes. Met, occupe t'en. »

Le dénommé Met, une armoire à glaces d'un mètre soixante attendait souriant depuis tout à l'heure, se curant de temps en temps un ongle avec sa canine. Mais quand on lui demande d'intervenir, sa face de brute s'éclaire d'un sourire plus large encore, dévoilant quelques autres dents. Il s'approche gentiment, tire un peu la chaise du 87B pour l'éloigner de la table. Quand le prisonnier, un peu paniqué, tente de se lever, sa main se pose rapidement sur le dessus de son crâne, et le force, paternellement, à se rasseoir. « cccccchhhhhhhhhht », lui murmure-t-il, penché à son oreille, comme un grand frère tentant de calmer une crise d'angoisse.

Et soudain, le coup part. Personne ne l'a vu venir, un direct dans le creux de l'estomac, très propre, qui ne laissera probablement aucune trace, d'ailleurs. Alors que ses deux collègues rient discrètement dans leur coin, le soldat, sans se presser, tire une autre chaise de sous la table, la dispose devant le trentenaire qui se tord de douleur, et s'y assied à califourchon, dossier en avant. « Alors reprenons une dernière fois, et fais pas ta chochette. Tu t'appelles comment ?

– David. David Lynch, exhale-t-il dans un souffle.

– Eh bien monsieur Lynch, on va commencer à s'entendre. Tu vois, c'est pas bien compliqué. Cap', à toi. »

Le premier type s'avance alors, tape sur l'épaule de Met et prend sa place, tandis que la brute retourne s'adosser au mur et se curer les ongles. « Tim, tu notes. Met, arrête avec tes ongles, c'est dégoûtant. » Il se penche ensuite vers cet inconnu menotté et plié en deux en face de lui, prend la tête de celui-ci dans ses propres mains, et le force à le regarder dans les yeux. « Lynch, comment t'écris ça ?

– Comme ça se prononce : L.Y.N.C.H.

– Et t'es né où, monsieur Lynch ? »

Mais soudain, un son, un tout petit son, un bip sortant de l'ordinateur portable se fait entendre, et un grand sourire inonde le visage de Cap'. « Tim ?

– Oui patron ?

– C'est qui ce David Lynch ?

– Un cinéaste patron. A priori il s'est spécialisé dans les bossus et les actrices lesbiennes.

– Tim ?

– Oui patron ?

– Quel âge a ce Lynch ?

– Ca varie patron, les mecs étaient pas tous sûrs. D'après nos estimations, entre soixante et soixante-quinze ans.

– Merci Tim. » Puis, se tournant vers le prétendu David : « Tu trouves que tu fais soixante-quinze ans, ducon ?

– J'suis bien conservé pour mon âge, lui répond-il avec un sourire. J'peux vous présenter mon chirurgien si vous voulez.

– Met ?

– Ouais Cap' ?

– Va te mettre derrière lui. S'il continue à nous prendre pour des caves, tu lui déboîtes l'épaule.

– Avec plaisir Cap'. »

La brute s'avance, tire une seconde chaise, et va la placer derrière le 87B, le visage réjoui. Il s'empare de son poignet gauche et entreprend de le lever jusqu'à sentir un tremblement dans le muscle de son patient. Celui-ci, grotesque, le coude droit levé à cause des menottes, sent à nouveau les mains de son interlocuteur se poser sur ses tempes, afin de le forcer à affronter son regard. « Maintenant, quel est ton nom ?

– Robert. Robert Terwilliger.

– Tim, tu me vérifies ça.

– Il n'y a rien patron.

– Et dans les noms voisins ?

– J’ai un Robert Terwiger et un Terwillinger avec un N patron. C’est un personnage des Simpsons.

– Met ? »

Heureusement que les salles sont insonorisées, car le cri que pousse le prisonnier à ce moment-là aurait probablement perturbé le service, voire les interrogatoires dans les pièces d’à côté. Rouge, le trentenaire halète, désespéré. « Mais vous êtes qui bordel ? C’est quoi à la fin toutes ces questions ?

– On va changer les règles. J’en ai marre que tu nous prennes pour des abrutis.

– Ouais, s’écrie la brute, convaincue. Parce qu’on est pas là pour éplucher des batavias.

– Met ?

– Ouais Cap’ ?

– Ta gueule. »

Il sort alors un objet assez étrange de sa poche, tout en métal : un assemblage de petites plaques et de tiges d’acier, muni d’une grosse vis au milieu. Le tout ressemble vaguement à une presse miniature dont on n’aurait gardé que les éléments indispensables. « Ca, mon petit, c’est utilisé pour clamper les durites, comme les tuyaux qui t’alimentaient encore il y a quelques heures. Mais moi, j’ai pensé qu’on pouvait s’en servir pour quelque chose de différent. Tu savais que l’auriculaire était un doigt extrêmement important en réalité ? »

Sueur froide. La brute lui enlève la pince attachée à son poignet gauche et la referme contre un barreau de la chaise, avant d’avancer sa main, sa propre main gauche vers le sadique en face de lui. Quand il essaie de la retirer, seul son coude répond, et la douleur lancinante de son épaule reprend de plus belle. Sans geste inutile, Cap’ met en place son outil, de façon à enserrer la première phalange au niveau de l’ongle, puis serre jusqu’à ce que celui-ci devienne tout blanc, et rajoute un tour de vis. Aucune

réaction de la part du patient. Normal, pour l'instant le doigt est seulement engourdi.

« Voila les nouvelles règles, lui explique-t-il. A partir de maintenant, à chaque fois que tu me mens, à chaque fois que j'ai l'impression que tu me mens, ou à chaque fois que tu me manques de respect, je rajoute un tour de vis. Le pas est seulement d'un demi-millimètre, donc tu ne devrais pas sentir grand-chose avant deux ou trois tours. Ensuite, ton ongle se fendillera. A quatre ou cinq tours, il se brisera en deux. A sept, j'atteindrai l'os, et crois moi, c'est vraiment très douloureux. Ensuite, le dessous de ton doigt éclatera, et je commencerai à broyer ton os. Si tu persistes, j'attaque l'annulaire de l'autre main. Il sera toujours temps ensuite de les désinfecter à l'ancienne, avec un peu d'eau salée. On en trouve partout dans les hôpitaux, tu sais ? Dans tous les cas, je te rappelle que tu as dix doigts et vingt-huit phalanges que nous pouvons briser. Ca nous laisse de quoi nous amuser, tu ne crois pas ? »

– Et après les doigts, je suppose que vous voulez vous attaquer aux orteils, c'est ça ? Mais vous êtes quoi, en fait ? J'ai des droits, vous savez ? Vous allez finir en tôle, les mecs. Vous y avez pensé deux minutes ? »

Large sourire des trois soldats. Visiblement, ce n'est pas la première fois qu'on leur fait le coup, et ils savent parfaitement gérer. Cap' en profite pour ajouter un tour. « A partir de maintenant, tu parles quand je te pose une question, et seulement si je te pose une question. C'est bien compris ? »

Silence. Le trentenaire ne semble pas décidé à coopérer, persuadé que quelqu'un va débarquer d'une minute à l'autre pour faire cesser ce manège. Deuxième tour. Son bourreau semble amusé par la situation. « Est-ce que tu m'as bien compris ? »

– Je veux parler à mon avocat. Ca fait une heure et j'ai le droit. Tant qu'il ne sera pas là, je garderai le silence.

– A ta guise, mais comme tu n'existes pas encore officiellement, je doute que tu aies les moyens de t'en payer un.

– Tu sais, intervient Tim, nous, on veut juste savoir qui tu es pour le mettre dans nos registres. On est pas là pour t'accuser de quoi que ce soit. Quand on aura ce qu'on veut, on te laissera partir.

– Mais je l'connais, le coup du gentil et du méchant flic. Vous vous croyez originaux peut-être ? »

Grimace. Visiblement, Cap' en a profité pour rajouter un tour. Une fine ligne sombre commence à se dessiner sur son ongle. « Comme je te disais, c'est un doigt très important, parce qu'il permet d'agripper les objets. J'espère que tu comptais pas monter à la corde un jour, parce que ça va pas tarder à être compromis. Alors un petit rappel : tu parles quand je t'interroge, et c'est tout, compris ?

– Oui, convient-il avec un imperceptible hochement de tête.

– Quel est ton nom ?

– Jack Bauer.

– Mauvaise réponse, lance Cap' en ajoutant un quatrième tour de vis. Quel est ton vrai nom ?

– Marc. Marc Rostand. Pitié, je vous ai dit la vérité sanglote-t-il alors qu'un nouveau tour augmente encore une fois sa douleur.

– Je veux bien te croire, mais il va me falloir plus que ça », conclut le militaire, avant de se tourner vers son collègue : « Tim, tu as une correspondance ?

– Non, aucune pour l'instant. Soit il l'a inventé, soit c'est son vrai nom patron.

– Parfait. » Puis, se tournant de nouveau vers Marc : « T'as un numéro de sécurité sociale ? »

\*\*\*\*\*



*Dans une pièce immaculée se trouvent dix personnes, six hommes et quatre femmes, tous couchés sur des lits d'hôpital. Trois d'entre eux portent un bandage à la main gauche, imbibé d'un produit brun, et ont été regroupés dans un coin à part, avec un rideau tendu entre eux et les autres. Ca n'empêche pas de discuter, mais il est toujours gênant de ne pas voir son interlocuteur, surtout quand on ne parle pas tous la même langue, et qu'on a les poignets menottés au bord du lit.*

*Babel. D'un commun accord, ils ont tous plus ou moins décidé d'appeler cette salle Babel, sans doute dans un réflexe mystique. Marc n'en mène pas large. D'après les premières constatations de María Isabel, sa voisine de droite qui leur sert à peu près à tous d'interprète, chacun d'eux s'est réveillé avant-hier, probablement après être tombé dans le coma. De plus, ils sont tous blancs. Étrange. Sans compter qu'aucun d'eux ne porte de quelconque cicatrice, mis à part les marques des sondes qui les ont alimentés. Ca, ça ne colle pas. William a bien émis l'hypothèse que des généticiens fous et probablement nazis les aient clonés et réveillés aujourd'hui dans le but d'en apprendre davantage sur le passé, mais personne ne l'a vraiment cru. La vérité, c'est que personne ne comprend rien à cette histoire de fous et que la plupart se demande dans quelle partie du globe et dans quel but ces salopards de terroristes les retiennent en otage.*

« If they aren't Muslims, then they are communists, s'époumone un anglais du nom de Bill.

– Toi, tu parles pas des communistes, tête de con. You son of bitch ! » Et c'est reparti, les disputes sur la politique, si on peut appeler politique le fait de se jeter des clichés à la gueule. A vrai dire, Marc commence à se sentir de plus en plus fatigué et la nausée le reprend. D'après l'infirmière, son foie ne va pas très bien après le coup qu'il a reçu, et l'amputation de sa phalange n'a pas arrangé les choses.

Deux jours ! Deux jours avec ces trois cinglés de militaires, pour simplement donner son état civil, son boulot, le contenu de ses études, puis une liste des membres de la famille et des amis avec toutes les informations disponibles sur eux. Ensuite ont commencé les séances de portraits robots, pour représenter les visages de tout ce beau monde dans leurs fichiers. Peut-être une agence gouvernementale genre CIA, ça expliquerait qu'ils aient les moyens de faire disparaître des blessures. Mais ça non plus, ça n'a pas l'air de coller avec les témoignages des autres. Il paraît que demain, ce seront les célébrités au programme. Ca promet une belle rigolade avec ces trois crétins incultes. Même si l'armée n'est pas spécialement connue pour développer les facultés intellectuelles, il y a quand même des limites.

\*\*\*\*\*

*Midi dix. Une sonnerie retentit pour annoncer le repas. Gregor Bernant se redresse lentement, s'étire, et se dirige vers la cafeteria. Comme tous les jours, son après-midi est consacré à la clinique, après une matinée à Starner-2. Beau programme en tout cas. Un fils de banquier venu faire son check-up, quelques cas de peste bubonique, deux ou trois varioles et autant de syphilis.*

*Malgré une médecine de qualité, les grandes épidémies ont refait leur apparition récemment, moins mortelles qu'avant mais tout aussi contagieuses. La faute aux conditions d'hygiène publique, probablement. D'ailleurs à ce niveau-là, ce n'est plus de l'hygiène mais de la salubrité. Il ne manquerait plus que le fils de riche tombe malade, et de médecin, il se retrouverait à compter les rats de son quartier un par un, à quatre pattes dans la boue.*

Monde de merde, tiens ! C'est bien la peine de se casser le cul à guérir un type si la minute d'après on le renvoie nager dans les ordures au milieu des rats. Il paraît que l'entretien de la voirie

n'est pas une cause prioritaire. Je t'en ficherais, du prioritaire ! Les beaux quartiers sont pourtant bien entretenus, mais c'est la guerre qui monopolise le reste des capitaux. Enfin c'est le discours officiel, du moins. De toute façon, il vaut mieux ne pas discuter de ça devant les collègues. Entre ceux qui s'en fichent, ceux qui cautionnent, ceux qui sont étroitement surveillés, et ceux qui, comme lui, sont trop lâches pour faire quelque chose, la discussion poserait plus de problèmes qu'elle n'apporterait de solutions.

18h13. Après une dure journée de travail, le docteur Bernant rentre chez lui, à pied, comme toujours. Après la blancheur immaculée de l'hôpital et son odeur si particulière, la laideur et la puanteur de la ville le frappent en pleine face, tandis qu'il descend les innombrables marches taillées à flanc de colline pour rentrer chez lui, seul. La plupart des autres médecins habitent le pavillon bâti à leur intention auprès de l'hôpital, mais sans trop savoir pourquoi, il tient à son indépendance. Le loyer n'est pas trop important, les voisins sont sympathiques, et il assure les soins d'urgence aux habitants du quartier, trop désargentés pour se rendre là haut, à Juan Starner.

C'est sûr que ça fait des heures en plus, mais ça lui rappelle son enfance, la vieille dame qui lui offrait toujours un sucre d'orge le dimanche, le concierge bougon qui montait taper à la porte quand on mettait la télé un peu fort, et les copains avec qui il jouait au foot sur le terrain vague. Sauf qu'ici, le terrain vague est recouvert d'épaves de voitures, de débris de verre, et infesté de vermine. Avec des chaussures, un enfant en bonne santé mettrait probablement moins de dix minutes à s'écorcher ou se faire mordre, alors imaginez un gamin des rues ! Les larmes lui viennent aux yeux, et il se prend à rêver à la bouteille de whisky qui l'attend, chez lui, sur la table de la cuisine, avec peut-être même un verre propre dans le placard.

Tout à ces considérations, le médecin n'a pas vu qu'il arrivait en vue de l'arche Saint Basile, grotesque demi-cercle de béton aux décorations rococo qui marque l'entrée du quartier du même nom : de son quartier. Il n'a pas non plus vu la voiture qui attend à côté, moteur en route, pas plus que les trois hommes au bandana rouge dissimulés de part et d'autre de la grande rue, et ne comprend pas non plus ce qui lui arrive quand une brusque poussée le projette sur le vieux cuir d'une banquette arrière.

« Est-ce que tu sais qui je suis ? », s'enquiert une voix rauque à côté de lui. Le temps de s'asseoir à peu près convenablement et de s'attacher, la voiture a déjà démarré, filant à vive allure sur des pavés couverts de boue, se frayant un chemin entre les taudis pour se diriger vers l'est et le quartier des entrepôts. A chaque virage, Gregor se recroqueville sur lui-même tout en serrant la barre de métal qui renforce la porte, et en priant pour que la glissade ne se termine pas contre le mur.

Ce n'est qu'au bout du quatrième qu'il ose enfin regarder l'homme assis à sa gauche, un vieillard aux longs cheveux poivre-et-sel, à l'air digne malgré les nombreuses rides qui marquent son visage. « Non, je ne vous connais pas, navré monsieur, geint Bernant, au bord de la nausée.

– Eh bien moi je te connais, Gregor Bernant, crois moi », reprend le vieil homme sans même tourner la tête. « Je viens du même endroit que toi », ajoute-t-il en posant ses mains sur la couverture qui recouvre ses vieilles jambes.

Stupeur. Ces mains, ridées, usées par le travail, ont surtout subi la morsure du scalpel. Ses deux auriculaires sont portés manquants, ainsi que l'annulaire gauche. Le vieil homme est donc lui aussi passé par un centre de réveil, vraisemblablement Starner-2. Probablement avant même sa propre arrivée, au vu des cicatrices boursouflées, incompatibles avec les techniques modernes de suture.

Il est étrange de constater à quel point l'évocation d'une expérience difficile en commun peut rapprocher les gens. Par réflexe, Gregor masse légèrement sa main gauche, le souvenir de son os fêlé encore présent après toutes ces années. Les semaines de rééducation à l'usage de sa main gauche, mais surtout la douleur lui reviennent en mémoire d'un seul coup, et un frisson lui parcourt l'échine, alors qu'il reprend la parole : « Excusez-moi, mais où habitiez-vous ?

– A Niort. J'étais assureur après la guerre. Pour ce que ça m'a apporté, remarquez...

– Qu'est-ce qui vous est arrivé ? », s'enquiert le médecin, alors que l'auto, ralentissant enfin sa course folle, vient se glisser entre deux utilitaires, devant une vieille laverie désaffectée.

« J'ai eu d'un seul coup une migraine atroce. Ensuite, je suis tombé, et à mon réveil, une demi-douzaine de brutes épaisses m'ont posé des questions stupides auxquelles je n'avais selon eux pas les bonnes réponses. Voilà le résultat », argue-t-il en montrant les vestiges de ses mains, bien en évidence. « Mais ça n'est pas pour ça que je vous ai fait venir. J'ai mes réseaux, et il se trouve qu'une des personnes réveillées avant-hier m'intéresse prodigieusement. Vous pensez que vous pourriez lui faire parvenir une lettre pour moi ?

– Laissez-moi deviner... c'est un homme d'environ trente ans, brun, les traits fins, les tempes dégarnies et le menton carré, c'est ça ?

– Pas du tout, lui répond avec un sourire le vieillard. C'est une femme, une mademoiselle Carano. Vous lui transmettez ceci si vous souhaitez rentrer chez vous ce soir et les soirs suivants », ajoute-t-il en lui tendant une feuille manifestement arrachée à un carnet, couverte de gribouillis sans aucun sens apparent. « Elle comprendra ».

Ne pas insister. Ne pas poser de question. Surtout ne pas chercher à savoir qui elle est, et encore moins pourquoi elle est si

importante. Mais la tentation est trop forte. « Qu'est-ce qui arrive si je me fais prendre ?

– Ne te fais pas prendre et tu n'auras à le découvrir », lui répond le vieux. Ça a le mérite d'être clair.

S'il se souvient bien de leur entretien, le trajet du retour est quant à lui assez nébuleux. Il revoit vaguement quelques images, une rue, une échoppe, mais c'est à peu près tout. D'ailleurs, le médecin a dû faire à pied les dernières centaines de mètres.

Finalement, il n'a pas trouvé de verre propre.